

# LE GRAND ENTRETIEN ▾ RUDY RICCIOTTI





# RUDY RICCIOTTI LE HOOLIGAN DU HAVANE

Architecte du MuCEM de Marseille, du stade Jean-Bouin à Paris, Rudy Ricciotti aime la gentillesse du béton, la sensualité du havane et la Méditerranée. La célébrité ne lui est pas montée à la tête : « Que vous soyez un tocard ou une star, vous êtes payé le même prix ! » Rencontre chez lui, dans une calanque entre Bandol et Cassis.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-CLAUDE PERRIER, ENVOYÉ SPÉCIAL À CASSIS  
PHOTOS LISA RICCIOTTI



## LE GRAND ENTRETIEN ▽ RUDY RICCIOTTI

**L**E portail automatique s'ouvre. Rudy Ricciotti nous attend derrière, tout de noir et de gris vêtu, matières confortables et élégantes, comme le béton, « son » béton, auquel il prête de la « gentillesse ». Poignée de main franche, virile. Pas de salamalecs. Même pas peur. Et pourtant, avec sa « gueule de métèque » qui « énerve », son « accent méditerranéen » qui « horripile », on lui dit parfois qu'il fait « peur aux clients ». Il est vrai que nous ne sommes pas un client. L'homme adore camper les voyous, les « voleurs de poules », comme pour mieux dissimuler son raffinement, son hédonisme. Pour lui, l'architecture doit être « gastronomique ». Recette réussie ici, près de Cassis, tout au fond d'une calanque et au bout d'une pointe, comme en plein large. L'endroit est unique, la vue sur la Méditerranée, *Mare nostrum*, époustouflante. Le maître des lieux prend un plaisir manifeste à faire visiter sa maison, qu'il a entrepris de reconstruire depuis 2010. Basse et ouverte, elle se fond dans le paysage. Seule ombre au tableau : des sales bêtes de vers à bois qui se glissent sous l'écorce des pins centenaires, la rongent et finissent par faire crever les arbres. Les larmes aux yeux, Rudy Ricciotti montre un tas de grumes fraîchement coupées : « Dommage, c'est du trop beau bois pour finir au feu. »

Avec cet homme, on est tout de suite dans le ton de la sincérité, de la confiance, de l'humour, et dans l'ambiance : luxe (discret), hospitalité et sérénité. On a l'impression de le connaître depuis toujours... Mais on n'interviewe pas Rudy Ricciotti, on l'écoute en essayant de le suivre. Sa pensée bondit d'un sujet à l'autre, lui-même se lève sans cesse pour aller chercher du vin, un cigare, ouvrir la porte. Il répond même au téléphone, si c'est important : une livraison de truffes en direct du

Lubéron, par exemple. On a conscience de vivre un moment privilégié, magique, fugace, qu'il faudra tenter de retranscrire, de faire partager au lecteur, comme s'il se trouvait avec nous en cet après-midi d'hiver, dans le coin salon de la vaste pièce à vivre, près de la cheminée, face à la mer. Bienvenue chez Rudy Ricciotti, qui reçoit un *D4* à la main.

6 Bienvenue chez Ricciotti, qui reçoit un *D4* à la main.

Rudy Ricciotti : Café ?

*L'Amateur de Cigare* : Non, merci, plutôt un verre de vin rouge. Le bandol est votre vin préféré, non ?

R. R. : Aujourd'hui, ce sera le châteauneuf-du-pape « entrée de gamme » de mon cousin François Giraud, viticulteur dans les côtes-du-rhône, qui a été crédité d'un « 100 % » par Parker [et sélectionné dans *L'Amateur* n° 98, ndlr]. Ma vie se rétrécit chaque jour autour du vin, du cigare et des toros. Vous êtes le premier journaliste que je reçois chez moi, à part l'un venu pour un magazine de tauromachie. Je suis un aficionado, je ne manque jamais une corrida. Quand je pense à ces connards de Catalans espagnols qui ont fermé leurs arènes et les font couvrir pour en faire des supermarchés !

*L'ADC* : Et quels cigares fumez-vous ?

R. R. : Initié par Vahé Gérard, j'ai un peu tout essayé, mais mes basiques, ce sont le *D4* ou le *D3* de Partagas, qui ont un côté « pot-au-feu ». J'adore les cigares maduros, à la cape huilée. Fumer le cigare, c'est un acte maniériste. J'aime le volume de la fumée, sa sensualité. Je pratique le cigare depuis l'âge de quarante ans, et j'en ai bientôt soixante-quatre ! Avant, je fumais un havane de temps en temps, et puis un ami m'a offert, pour mon anniversaire, un superbe étui en bois : je ne pouvais pas le laisser vide... Je déguste un havane tous les soirs, plus un le midi si je ne travaille pas, comme aujourd'hui. En principe, je suis un havaniste intolérant, un hooligan du havane. Mais, récemment, je suis tombé sur des *Esplendidos* à la tripe trop serrée et je les ai pris en grippe. Un ami de ma compagne Myriam, qui fait très bien la cuisine et écrit des livres de recettes surréalistes, m'a apporté des cigares du Nicaragua, des Tatuaje *Gran Cojonu*. Je les trouve superbes, et excellents : goûtez !

*L'ADC* : Merci, tout à l'heure, après le service.

R. R. : Il n'est pas nécessaire de souffrir pour travailler ! Et puis le cigare permet d'« insulariser » la pensée.

*L'ADC* : À propos d'îles, vous voyagez beaucoup ?

R. R. : Non, je ne voyage plus depuis que j'habite cet endroit paradisiaque ! Voyager, m'est de plus en plus pénible, les conditions sont déplorables, les aéroports m'épuisent. Je ne supporte pas cette hystérie de la globalisation qui s'y affiche avec arrogance. Vous savez, je suis un anarcho-chrétien. Et aussi un « narco-chrétien » [rires].

*L'ADC* : Quand même, dans votre métier, vous n'êtes pas obligé ?

R. R. : J'ai beaucoup bougé, bien sûr, mais pour moi, les grands chantiers, c'est un peu fini. Et puis, de toute façon, il n'y a plus l'argent pour. Je n'ai aucune ambition internationale. Je suis un petit-bourgeois provincial [rires] ! Je vis ici, je travaille – énormément – près d'ici, à Bandol,



avec mes trente collaborateurs. Paris, j'y vais le moins possible, c'est le triangle des Bermudes ! L'enracinement, pour moi, c'est fondamental, c'est une manière de recomposer le corps identitaire. Je suis un mec du Sud, un Camarguais. J'ai eu une enfance très iodée, en Camargue, un peu sauvage, très près de la nature. Un milieu où on ne peut compter que sur soi, et quelques compagnons. La culture du compagnonnage, à mes yeux, c'est très important. Vous savez, nous, les Ritals, on a ça de commun avec les Juifs, on est un peu psychopathes. [Avec la voix de De Niro :] « *You're talking to me ?* »

**L'ADC :** Vous êtes né en Algérie dans une famille d'origine italienne...

**R. R. :** Par hasard, parce que mon père, maçon, qui vivait déjà en France, est allé y chercher du boulot en 1950. Il a construit sa maison, fait venir ma mère, et je suis né en 1952 à Kouba, un quartier d'Alger. Nous sommes partis avant les « événements », comme on a dit pendant longtemps. Je suis transméditerranéen. Mes quatre grands-parents étaient d'Ombrie, et ils ont émigré en France pour avoir une vie meilleure. Je suis un pur produit de l'« ascenseur social » français : mes grands-parents étaient des paysans quasi illettrés en langue française chez qui on baisait les yeux, on ne se plaignait pas et on travaillait. Et pas question de parler italien à la maison : l'intégration avant tout ! Mes parents sont devenus cadres. Moi, j'ai suivi des études supérieures. Mes enfants, eux, ont fait les grandes écoles. Ma fille Ornella est avocate. Mon fils Romain, ingénieur des Ponts et Chaussées, a son propre cabinet à Marseille. Je travaille avec lui sur certains de mes chantiers. Mon autre fils, Enzo, prépare aussi les Ponts et Chaussées.

« Ce métier, c'est une baston, un cauchemar !

**L'ADC :** On vous doit des réalisations exceptionnelles, récemment le pavillon des Arts de l'islam du musée du Louvre, le MuCEM, sur les anciens docks du Vieux-Port de Marseille, ou encore le stade Jean-Bouin, à Paris. Vous avez réussi de façon éclatante, vous êtes célèbre et très demandé. Pourtant, l'un de vos derniers livres s'intitule *L'architecture est un sport de combat\**...

**R. R. :** Ce métier, c'est une baston, c'est toujours un cauchemar. Il m'a fallu huit ans de travail pour le Louvre, onze ans pour le MuCEM, qui est à la fois un gros travail technologique et un vrai succès populaire. Mais il n'y a pas que les chantiers hypermédiatisés : j'ai construit une maison Aimé-Césaire à Gennevilliers, des logements sociaux – tout en pierre – dans un petit village de l'Hérault, je viens de gagner le Zénith de Bordeaux, un énorme galet en béton, magnifique, de dix mille places... L'image de l'architecte traditionnel me dégoûte. Je suis habitué à déplaire, en particulier aux tenants de la « terreur verte ». Mais l'horreur suprême, c'est la bureaucratie. Quant à la « célébrité », que vous soyez un tocard ou une star, vous êtes payé le même prix ! Moi, je suis un architecte républicain, qui a envie de travailler au pays. Chez nous, on porte un toast à chaque nouveau président de la République, quelle que soit sa couleur politique. La laïcité, les institutions, les décorations, ça représente quelque chose.

Quand j'ai eu la Légion d'honneur, mon père m'a dit : « Mais qu'est-ce que tu as fait pour la France ? »

**L'ADC :** Diriez-vous que vous avez atteint une forme de sagesse ?

**R. R. :** Certainement pas ! L'anxiété est le moteur de mon travail. Je fais beaucoup de cauchemars. Si une de mes réalisations s'effondre, je me suicide. Le plus difficile, ça n'est pas de devenir architecte, c'est de le rester.

**L'ADC :** Vous avez une façon très imagée de vous exprimer, quel que soit le domaine. Une influence de vos lectures ?

**R. R. :** Je conçois l'architecture comme un récit, avec des phrases très longues. Il est vrai que je suis un gros lecteur, en particulier des poètes, Blake, Pasolini, Cravan... Ma dernière lecture, *Les Diaboliques*, de Barbey d'Aurevilly, c'est du pur érotisme. J'aime beaucoup les livres, je me suis même occupé, durant huit ans, des éditions Al Dante, financées de ma poche, et je les ai données en partant à leur directeur, parce que je n'avais plus de temps à y consacrer. Mais parmi mes projets, outre la salle philharmonique de Gstaad, en Suisse, entièrement souterraine, je suis en train d'écrire un autre livre sur mon travail, qui sera traduit seulement en latin et en provençal. ▽

\* Conversations avec David d'Équainville, Textuel, 2013, 15 €.